

N.B.

les eaux n'a qu'à dire « que cela soit » pour que cela soit. Une telle déduction idéaliste est métaphysique. Pourtant, comme on l'a dit, les ultimes illustres représentants de l'idéalisme allemand étaient des métaphysiciens très modérés. Ils s'étaient assez émancipés de l'esprit céleste, surnaturel, extra-mondain ; mais non pas du songe visionnaire de l'esprit naturel d'ici-bas. Les chrétiens, on le sait, ont divinisé l'esprit, et les philosophes sont si imbus de cette divinisation qu'ils n'ont pu — au moment même où l'esprit humain, physique était déjà devenu le sobre objet de leur recherche — renoncer à faire de notre intelligence le créateur ou le producteur du monde matériel. Ils se sont tués au prix de fatigues infinies à tirer au clair les rapports des images de notre esprit avec les choses matérielles que nous imaginons, concevons et pensons.

Pour nous, matérialistes dialectiques ou sociaux-démocrates, la faculté intellectuelle de penser est un produit développé de la nature matérielle, alors que pour l'idéalisme allemand le rapport doit être précisément inverse. C'est pourquoi Engels parle de la « perversion » de ce mode de penser. L'enthousiasme visionnaire pour l'esprit était une séquelle de la métaphysique ancienne.

N.B. !!

Les matérialistes anglais et français du siècle passé étaient pour ainsi dire des adversaires trop pressés de l'enthousiasme visionnaire. Ce caractère précipité fit obstacle à leur émancipation totale. Ils étaient excessivement radicaux et tombèrent dans la perversion opposée. De même que les idéalistes avaient des visions en ce qui concerne l'esprit et le spirituel, de même pour eux, à propos du corps et du corporel. Les idéalistes avaient des visions sur l'idée, les anciens matérialistes sur la matière, les uns et les autres sont des visionnaires, et en tant que tels des métaphysiciens ; ils pratiquaient des distinctions exagérées. Aucun des deux partis ne s'est élevé à la conscience de l'unité et de l'unicité, de la généralité et de l'universalité de la nature qui n'est ni matérielle ni spirituelle, mais aussi bien l'une que l'autre.

Les matérialistes métaphysiques du siècle passé, et leurs adeptes retardataires d'aujourd'hui, qui ne se sont pas encore éteints, sous-estimaient trop l'esprit humain et la recherche de sa nature et de son usage correct, tout comme les idéalistes plaçaient trop haut ces mêmes choses... Pour les matérialistes anciens, la matière est le sujet suprême, tout le reste constituant un prédicat subordonné.

Dans ce mode de pensée, il y a une surestimation du sujet et une sous-estimation de l'objet. On perd de vue que le rapport du sujet à l'objet est un rapport totalement variable. L'esprit humain a toute liberté pour faire de n'importe quel prédicat un sujet et, à l'inverse, pour transformer n'importe quel sujet en prédicat. Quoique impalpable la couleur blanc comme neige est pourtant tout aussi substantielle que la neige à la couleur blanche. Penser que la matière est la substance ou le principal, ses prédicats ou ses propriétés n'étant qu'appendice accessoire, constitue un ancien mode de penser borné qui n'a pas du tout remarqué les conquêtes des dialecticiens allemands. Il faut à présent comprendre que le sujet est exclusivement constitué par ses prédicats.

L'affirmation selon laquelle la pensée est une sécrétion, un produit ou une excrétion du cerveau, tout comme la bile est une sécrétion du foie, ne soulève pas de contestation ; pourtant il ne faut pas en outre méconnaître que cette comparaison est une comparaison très mauvaise et insatisfaisante. Le foie, sujet de cette perception, est quelque chose de palpable et de pesant ; tout comme la bile est la partie du foie que l'on appelle son produit et son effet. Dans cet exemple, le sujet comme le prédicat, le foie comme la bile sont palpables et pesants, et cette circonstance cache ce que précisément le matérialiste veut dire, lorsqu'il présente la bile comme étant l'effet, et le foie comme constituant la cause hiérarchiquement supérieure. C'est pourquoi il nous faut mettre particulièrement en évidence ce qui, dans ce dernier cas, ne soulève pas de contestation, mais qui, lorsqu'il s'agit du rapport du cerveau et de l'activité pensante, est si

NB.

NB.

N.B.

profondément perdu de vue. Précisément : la bile n'est pas tant un effet du foie qu'un effet du procès vital global.

En déclarant que la bile est un produit du foie, le matérialiste ne nie pas du tout ni ne doit nier que les deux objets ne soient des objets de recherche égaux en droits pour l'investigation scientifique. Au contraire, lorsqu'on dit que la conscience, la faculté de penser est une propriété du cerveau, alors le sujet palpable doit

N.B.

être le seul objet digne de respect et le prédicat spirituel doit déjà par là même être une affaire liquidée.

Nous donnons l'appellation de limité à ce mode de penser des matérialistes mécanistes, parce qu'il érige le palpable et le pesable, en un certain sens, en sujet, en support de toutes les autres propriétés, sans remarquer que dans le Tout du monde, cette palpabilité que l'on a exagérément portée aux nues joue un rôle prédicatif tout aussi subordonné que tout autre humble sujet de la nature universelle.

N.B.

Le rapport du sujet et du prédicat n'explique ni la matière ni la pensée. Pourtant lorsqu'on veut expliquer la connexion entre le cerveau et l'activité de pensée, il est important d'éclaircir la connexion du sujet et du prédicat.

N.B.

Peut-être nous rapprocherons-nous de la chose en choisissant un autre exemple, un exemple où le sujet sera matériel, mais dont le prédicat sera tel que son appartenance à une catégorie spirituelle ou à une catégorie matérielle soit pour le moins douteuse. Si, par exemple, les jambes marchent, si les yeux voient, si les oreilles entendent, on se demandera si tant le sujet que le prédicat appartiennent à la catégorie matérielle, et si la lumière qui est vue, le son qui est entendu, et la marche qui est accomplie par les jambes constituent quelque chose de matériel ou d'immatériel. Les yeux, les oreilles et les jambes sont des sujets palpables et pesables, alors que les prédicats, la vue et la lumière, l'ouïe et le son qui l'affecte, la marche et les pas (sans

N.B.

tenir compte des jambes qui s'acquittent de la démarche), ne sont ni palpables ni pesables.

Quelle grandeur ou quelle petitesse faut-il attribuer au concept de matière ? Les couleurs, la lumière, le son, le temps, l'espace, la chaleur et l'électricité entrent-ils dans le domaine de ce concept ou doivent-ils nécessairement se chercher une autre catégorie ? Nous ne nous en tirons pas avec la distinction du sujet et du prédicat, de la chose et de ses propriétés. Lorsque l'œil voit, c'est assurément l'œil palpable qui est le sujet. Mais on est tout aussi justifié lorsqu'on retourne l'expression en disant que la vue impesable, les forces de la lumière et de la vue sont le principal, les sujets, l'œil matériel n'étant que l'outil, l'accessoire, l'attribut ou prédicat.

Il saute tout autant aux yeux que les matières n'ont pas plus d'importance que les forces, les forces n'en ayant pas plus que les matières. Il est borné le matérialisme qui veut accorder la préséance à la matière, et qui pour rendre compte de la force s'emballe pour la matière. Celui qui réduit les forces au rang de propriétés ou de prédicats de la matière, s'est mal orienté en ce qui concerne la relativité, la mobilité de la distinction entre substance et propriété.

N.B.

N.B.

Le concept de matière et de matériel est resté jusqu'ici un concept très confus. De même que les juristes ne peuvent s'accorder sur le premier jour de vie de l'enfant dans le sein de sa mère, de même que les linguistes disputent du commencement du langage — le cri d'appel ou le chant d'amour des oiseaux est-il ou non du langage ? le langage des mines et des gestes appartient-il à la même catégorie que le langage articulé ou non ? —, de même les matérialistes de l'ancienne école mécaniste disputent sur ce qu'est la matière : est-ce que seuls le palpable et le pesable font partie de son domaine, ou bien est-ce que le visible, ce qui affecte l'odorat, l'ouïe et, en fin de compte, la nature tout entière est matériau de la recherche, et par conséquent est-ce que tout peut être appelé matériel, même l'esprit humain, puisque

N.B.

cet objet aussi sert de matériau à la théorie de la connaissance.

On le voit, le signe qui permet de distinguer les matérialistes mécanistes du siècle passé des matérialistes sociaux-démocrates délurés par l'école de l'idéalisme allemand consiste en ce que ces derniers ont étendu le

(((concept borné de la matière, de la matière *seulement palpable*, à tous les matériaux qui se présentent.

NB
Matière et esprit

Il est impossible d'objecter à cela que les matérialistes extrêmes distinguent le palpable et le pesable de ce qui affecte l'ouïe ou l'odorat ou même du monde des pensées.

Nous leur reprochons seulement de pratiquer excessivement la distinction, de perdre de vue ce qui dans les choses ou les propriétés est commun et apparenté, de distinguer « métaphysiquement » ou *toto caelo* la matière pesante et palpable, perdant de vue par là l'importance de la classe commune qui englobe les oppositions.

N.B.

N.B.

La science moderne de la nature est encore jusqu'ici beaucoup trop chaussée des opinions des matérialistes du siècle passé. Ces matérialistes étaient les théoriciens généraux, pour ainsi dire les *philosophes* de la science de la nature, dans la mesure où jusqu'à aujourd'hui encore cette dernière limite son investigation au mécanique, c'est-à-dire au sensible, au palpable et au pesable. Assurément, depuis longtemps, la science de la nature a commencé à dépasser ce point ; déjà la chimie était allée au-delà de la limite mécanique, et à présent les nouvelles connaissances du changement de forme des forces, de la transformation de la pesanteur en chaleur, de l'électricité, etc., en font autant. Mais la science de la nature continue encore à rester bornée. L'investigation de l'esprit humain et de tous ces rapports qui sont effectués dans la vie humaine par l'intellect, et donc des rapports politiques, juridiques, économiques et autres, voilà ce que la science de la nature exclut d'elle-même, prise qu'elle est dans son antique délire aux termes duquel l'esprit serait quelque chose de métaphysique, serait le fils d'un autre monde.

Ce n'est pas parce que la science de la nature sépare les unes des autres les connaissances mécaniques, chimiques, électrotechniques, etc., et les distingue en spécialités particulières, qu'elle encourt le reproche de limitation, mais c'est uniquement dans la mesure où elle *pousse à outrance* la séparation, et perd de vue la connexion entre l'esprit et la matière qu'elle mérite le reproche de rester prise dans le mode de penser « métaphysique »...

N.B.

Ce n'est pas ce que l'on pense des étoiles, des animaux, des plantes et des pierres qui distingue les hommes en matérialistes et idéalistes, mais c'est uniquement le rapport entre le corps et l'esprit qui est caractéristique.

N.B.

La pénétration du caractère totalement perverti de l'idéalisme allemand, qui ne voulait pas renoncer à penser l'esprit comme constituant un principe métaphysique, devant créer ou produire toutes les matières qui affectent le toucher, la vue, l'odorat, etc., menait nécessairement au *matérialisme socialiste*, appelé « socialiste » parce que les socialistes Marx et Engels furent les premiers à exprimer clairement et distinctement le fait que les rapports matériels, notamment économiques, de la société humaine constituent le fondement à partir duquel on doit expliquer en dernière instance la superstructure totale des institutions juridiques et politiques tout comme les représentations religieuses, philosophiques et autres de chaque époque historique. Au lieu d'expliquer comme auparavant l'existence de l'homme en partant de sa conscience, à présent, à l'inverse, on explique la conscience en partant de l'existence, notamment de la situation économique, notamment de la manière de gagner son pain.

Par « matière », le matérialisme socialiste entend non seulement le palpable et le pesable, mais aussi le tout de l'être réel ; tout ce qui est contenu dans l'univers, et tout y est précisément contenu — le tout et l'univers ne sont que *deux noms d'une seule et même chose* —, et le matérialisme socialiste dont je parle veut tout embrasser sous un seul concept, un seul nom, une seule classe, peu

importe que cette classe universelle soit appelée réalité, nature ou matière.

Nous, matérialistes modernes, nous ne partageons pas l'opinion limitée selon laquelle la matière pesable et palpable serait la matière par excellence¹; à notre avis, le parfum des fleurs, les sons et les odeurs sont aussi des matières. Nous ne voyons pas dans les forces un simple auxiliaire, un pur prédicat de la matière, et dans la matière palpable la « chose » qui domine toutes les propriétés. Nous avons des matières et des forces une pensée démocratique. Car elles ont autant de valeur les unes que les autres ; prises distributivement toutes ne sont rien d'autre que des propriétés, des appendices, des prédicats ou des attributs du grand tout naturel. Car le cerveau n'est pas le matador, ni la fonction intellectuelle le serviteur subordonné. Non ! Nous, matérialistes modernes, nous affirmons que la fonction est tout autant et tout aussi peu une chose indépendante que la masse palpable du cerveau ou toute autre chose matérielle. De même les pensées, leur origine, leur structure sont des matières tout aussi réelles et des matériaux tout aussi dignes de recherche que n'importe quel autre.

Nous sommes matérialistes parce que nous n'érigions pas l'esprit en monstruosité « métaphysique ». La faculté de pensée ne constitue pas plus pour nous une « chose en soi » que la pesanteur ou une motte de terre. Toutes les choses ne sont que des connexions de l'immense connexion universelle, éternelle, vraie, constante, n'étant pas phénomène, mais constituant l'unique « chose en soi » et la vérité absolue.

Parce nous, matérialistes socialistes, nous possédons désormais un concept de la connexion de la matière et de l'esprit, pour nous ce que l'on appelle les rapports spirituels, tels que ceux de la politique, de la religion, de la morale, sont aussi des rapports matériels ; et en ce qui concerne le travail matériel, sa matière, et la question du bifteck nous les considérons seulement comme cons-

1. En français dans le texte.

tituant le soubassement, la présupposition et le fondement de tout développement spirituel, tout comme l'animal est chronologiquement antérieur à l'humain, ce qui ne nous empêche pas d'estimer la valeur élevée et supérieure de l'homme et de son intelligence.

Ce qui distingue totalement le matérialisme socialiste, c'est qu'il ne sous-estime pas l'esprit humain à l'instar des matérialistes de la vieille école, sans toutefois le surestimer comme les idéalistes allemands, mais qu'il se comporte avec mesure dans ses estimations, considérant le mécanisme comme la philosophie d'un œil critique-dialectique en tant que connexions de l'inséparable procès et progrès du monde...

Puisque nous ne sommes pas d'accord avec les anciens matérialistes qui croient avoir assez expliqué l'intelligence en l'appelant une propriété du cerveau, nous ne pouvons pas non plus disséquer au scalpel notre objet, l'esprit humain. La méthode *spéculative*, qui veut interpréter par sa ruminant la structure de l'esprit dans les viscères cérébraux, ne peut être la nôtre, puisque les idéalistes spéculatifs n'ont eu ainsi que trop peu de succès. Et ici intervient à propos Haeckel avec son exposé de la méthode scientifique correcte. Il considère l'esprit humain tel qu'il a agi historiquement et cela nous semble être la méthode correcte...

D'abord la découverte publiée en 1859 par Darwin de la sélection naturelle dans la lutte pour l'existence était une liaison intellectuelle comme il faut¹ — tel est l'avis d'Haeckel, et nous nous permettons d'en avoir un autre...

Que notre digne lecteur ne se trompe pas : nous ne voulons pas contester le fait que Darwin et Haeckel aient lié correctement et scientifiquement leurs esprits individuels aux mondes animal et végétal, et qu'ils n'aient produit de purs cristaux scientifiques, mais simplement le fait qu'ils caractérisent le matérialisme dialectique moderne, pour lequel, quelle que soit la grandeur de leur mérite, Darwin et Haeckel ne furent

1. Comme il faut : en français dans le texte.

N.B.

ni les premiers ni les seuls à avoir su produire de tels cristaux. Les moroses zoologistes de musée et les botanistes d'herbarium nous ont laissé un authentique fragment de science...

Matérialisme ancien

Par l'observation et le rassemblement des faits, et par leur description, une nouvelle lumière fut acquise ou plutôt la lumière acquise antérieurement fut accrue. Le mérite de Darwin est grand, mais non point assez exorbitant pour que Haeckel soit fondé à tirer de la « Science » quelque chose de supérieur à la liaison quotidienne de l'esprit humain avec les faits matériels.

N.B

Dans la première partie de ce traité, nous avons montré que non seulement le matérialisme borné fait de l'esprit humain une propriété du cerveau — ce qui ne soulève de contradiction de la part de personne —,

N.B

mais encore qu'il infère directement ou indirectement de cette connexion le fait que le prédicat de la raison ou de la faculté de connaître qu'on attribue au cerveau ne serait pas un objet substantiel de la recherche, mais que

ce serait plutôt l'investigation du cerveau matériel qui fournirait une clef suffisante pour l'explication de la propriété spirituelle. Contre cette inférence, notre matérialisme dialectique démontre que l'on doit conformément au précepte de Spinoza considérer la chose du point de vue de l'univers, sub specie aeternitatis. Dans l'univers infini, les matières des matérialistes anciens et passés de mode, la matière palpable n'a pas le moindre droit à se croire investie d'un caractère plus substantiel, c'est-à-dire plus immédiat, plus clair ou plus certain que n'importe quel autre phénomène naturel...

N.B
α(β)

Ces matérialistes qui font de la matière palpable la substance tout en réduisant l'impalpable fonction cérébrale au rang d'accident, rapetissent à l'excès cette fonction. Pour en acquérir une vue plus juste et plus correcte, il faut avant tout revenir au fait suivant : ce sont les fils d'une mère unique, ce sont deux phénomènes naturels, que nous éclairons en les décrivant et en les divisant en classes, espèces et sous-espèces.

Lorsque — et cela ne soulève aucune contestation — nous constatons que la matière est un phénomène naturel, tout en affirmant la même chose de la capacité intellectuelle de l'homme, assurément nous n'avons encore que peu de savoir sur l'un et l'autre, pourtant nous en savons beaucoup : ils sont frères, nous ne devons pas les séparer de manière exagérée ; personne ne doit établir entre eux deux une distinction, toto caelo, toto genere.

Si nous voulons en savoir plus par exemple sur la matière, force nous est à cette fin de procéder avant tout à la manière des zoologistes de musée et des botanistes d'herbarium, force nous est de chercher à apprendre par l'expérience leurs différentes familles, classes et espèces, de les analyser, et de décrire les modalités de leur naissance, de leur disparition et de leurs transformations réciproques. Telles est la science de la matière. Celui

qui en veut plus a une volonté du démesuré et ne comprend pas le savoir ; il ne comprend ni l'instrument de la science ni son usage. Lorsque les anciens matérialistes ont affaire à des matières spéciales, leur attitude est tout à fait scientifique ; mais lorsqu'ils ont affaire à la matière abstraite, à son concept général, ils se montrent tout à fait empruntés dans la science du concept. C'est donc le mérite des idéalistes, qu'ils aient assez avancé le maniement de l'abstraction et des concepts généraux pour que le matérialisme socialiste moderne ait pu finalement reconnaître que les matières et les concepts sont seulement des produits ordinaires de la nature, et qu'il n'existe ni ne peut exister rien qui n'appartienne tout entier à une catégorie illimitée du monde naturel.

Notre matérialisme se distingue par sa familiarité spécifiée avec la nature commune de l'esprit et de la matière. Là où ce matérialisme moderne se propose comme objet d'étude l'esprit humain, il le traite ainsi que tout autre matériau d'investigation, donc de la manière dont les zoologistes de musée, les botanistes d'herbarium et les darwiniens traitent l'expérience en décrivant leurs objets. Sans conteste les premiers ont par leur classification mis en lumière des milliers

mérite de l'idéalisme

N.B

Théorie matérialiste de la connaissance

α/β

Description
et
explication

d'espèces ; assurément, c'était une lumière déficiente, et Darwin l'a renforcée au point que ce renfort complémentaire a éclipsé les origines ; mais les nomenclateurs devaient pourtant aussi « connaître » avant de pouvoir classer, et pour cette raison la connaissance darwinienne n'est rien de plus qu'une nomenclature rapportée au concept de développement qui, par la description des phénomènes naturels, donne un reflet plus juste des faits rassemblés...

Reflet
d'autres
parties de la
nature.

Car la théorie matérialiste de la connaissance aboutit à la constatation suivante : l'organe humain de la connaissance n'irradie pas une lumière métaphysique, mais il est un fragment de la nature, qui tire le portrait d'autres fragments naturels, et dont la nature artiste est expliquée lorsque nous la décrivons. Une telle description exige du théoricien de la connaissance ou du philosophe qu'il traite son objet avec autant d'exactitude que le zoologiste l'animalité. Au cas où l'on me reprocherait de ne pas en faire autant, la référence à Rome, qui n'a pas été construite en un jour, tombe sous le sens.

Il est étonnant que des naturalistes éclairés qui savent pourtant concevoir la production d'éléphants et de singes par le mouvement éternel de la nature agissant grâce à l'adaptation, l'hérédité, la sélection, la lutte pour l'existence, etc., se refusent à concevoir le fait que l'esprit s'est développé de la même façon. Pourquoi la raison serait-elle incapable de ce dont les os sont susceptibles ?...

N.B
Transition gra-
duelle de la matiè-
re à l'esprit

De même que le zoologiste de musée reconnaît ses animaux en décrivant les classes, espèces, familles auxquelles ils appartiennent, de même on doit expliquer l'esprit humain en recherchant les diverses espèces de cet esprit. Toute personne possède son intelligence particulière, mais toutes les intelligences doivent être comprises et rassemblées en tant que floraison de l'esprit général. Tout comme l'esprit personnel, cet esprit humain général a son développement en partie derrière lui, en partie devant lui ; il a traversé des métamorphoses diverses et variées, et si, le suivant, nous remontons aux commencements de l'humanité, nous arrivons à un degré où l'étincelle divine tombe dans la bestialité.

L'esprit humain animalisé forme donc le point vers les esprits proprement animaux et ainsi nous aboutissons aux esprits des plantes, des forêts et des montagnes. Ce qui signifie : nous aboutissons de cette manière à la vue suivante : entre l'esprit et la matière comme entre toutes les parties de l'unité universelle de la nature, il existe des transitions graduelles, une distinction évanescence, seulement graduelle et non pas métaphysique.

N.B.

Parce que le matérialisme ancien n'a pas saisi ce fait, parce qu'il n'a pas su comprendre la matière et l'esprit en tant qu'images abstraites de phénomènes concrets, parce qu'en dépit de son caractère libre penseur à l'égard de la religion et de son dédain de l'esprit divin, il n'a su ni à partir de quoi ni comment s'y prendre avec l'esprit naturel, et qu'en raison de son ignorance il était incapable de triompher de la métaphysique, pour cette raison Frédéric Engels appelle matérialisme métaphysique ce matérialisme emprunté dans la science du concept et dialectique le matérialisme de la social-démocratie mieux formé par l'idéalisme allemand qui l'a précédé.

N.B

Pour ce matérialisme, l'esprit est un nom collectif pour les phénomènes spirituels, tout comme la matière est un nom collectif pour les phénomènes matériels qui les uns et les autres figurent ensemble sous le concept et le nom de phénomène de la nature. Cela constitue en théorie de la connaissance un nouveau mode de penser qui fonctionne dans toutes les sciences spéciales, dans toutes les pensées spéciales et pose le principe qu'il faut considérer toutes les choses du monde sub specie aeternitatis, du point de vue de l'univers. Entre cet univers éternel et ses phénomènes temporels, il y a un amalgame tel que toute éternité est temporelle, toute temporalité éternelle.

N.B

Le mode de penser substantiel de la social-démocratie jette donc une lumière nouvelle sur le problème qui a tant mis au rouet l'idéalisme lorsqu'il pose la question :

comment pense-t-on selon la vérité, comment distinguer les pensées subjectives des pensées objectives ? Réponse : il ne faut pas faire de distinctions excessives ; la juste représentation, comme la pensée la plus vraie peuvent fournir seulement une image de la multiplicité universelle qui existe en toi et en dehors de toi. Il n'est pas si difficile de distinguer les images réelles des images fantastiques, et chaque artiste s'y entend avec la plus grande précision. Les images fantastiques sont empruntées à la réalité, et les justes images de la réalité sont nécessairement animées d'un souffle de la fantaisie. Les justes images et les concepts nous servent parfaitement précisément parce qu'ils n'ont pas une justesse idéale mais seulement une justesse mesurée.

Nos pensées ne peuvent ni ne doivent « s'accorder » avec leurs objets au sens outré, métaphysique du terme. Nous voulons, devons et pouvons seulement acquérir une idée approximative de la réalité. C'est pourquoi la réalité ne peut également qu'approcher nos idéaux. Hors l'idée, il n'y a pas de point mathématique, de lignes mathématiquement droites. La courbure pleine de contradictions est réellement inhérente à toutes les lignes droites, tout comme la justice suprême doit encore toujours être grevée d'injustice. La nature de la vérité n'est pas idéale, mais substantielle ; elle est matérialiste ; on ne peut la saisir avec les seules pensées mais aussi simultanément avec les yeux, les oreilles et les mains, elle n'est pas un produit de la pensée, mais à l'inverse, c'est la pensée qui est un produit de la vie universelle. L'univers vivant est la vérité en chair et en os.

IV. — Darwin et Hegel

[226-233] Par là nous voulons avant tout indiquer que la philosophie et la science de la nature ne sont pas l'une par rapport à l'autre dans une situation d'extrême éloignement. C'est le même esprit humain qui, dans

α
α
α
α

N.B

N.B

l'une comme dans l'autre, travaille selon la même méthode. La méthode de la science de la nature est plus exacte, en degré seulement et non par essence...

A un Hegel dont on n'entend presque plus parler, nous voulons payer le tribut de reconnaissance qui lui est dû en tant que précurseur de Darwin. En son temps, Mendelsohn appelait Spinoza « chien crevé ». De la même façon Hegel est aujourd'hui passé de mode, bien qu'en son temps, selon l'expression de son biographe Haym, il ait eu dans le monde littéraire une importance semblable à celle de Napoléon dans le monde politique. Il y a longtemps que Spinoza est ressuscité de son état de « chien crevé », et Hegel également trouvera dans la postérité la reconnaissance qu'il mérite. S'il l'a perdue dans le présent, ce n'est là que phénomène temporaire.

On le sait, le Maître a dit que parmi ses nombreux disciples il y en a eu un seul pour le comprendre, et il s'est mépris. Il n'est pas douteux que la méprise générale doit pourtant avoir pour fondement plus l'obscurité du maître que l'incompréhension du disciple. Hegel n'est pas complètement compréhensible parce que lui-même ne s'est pas complètement compris. Pourtant, c'est un précurseur génial de la doctrine darwinienne du développement et on pourrait en renversant la formule dire avec tout autant de raison : Darwin est celui qui a génialement élaboré la théorie hégélienne de la connaissance.

Les sporadiques envolées de la science de la nature, les lueurs exactes des philosophes, doivent rappeler au lecteur que le général et le spécial s'harmonisent...

Pour éclaircir le rapport qu'entretiennent Hegel et Darwin, il nous faut toucher les problèmes les plus profonds et les plus obscurs de la science. En fait notamment partie l'objet de la philosophie. L'objet de Darwin est sans ambiguïté ; il connaissait son objet, pourtant il le faut remarquer, tout en connaissant son objet, il voulait pourtant le soumettre à la recherche, c'est-à-dire il n'en avait pas épuisé la connaissance. Darwin a soumis son objet, « l'origine des espèces », à la recherche, mais il n'a pas épuisé cette dernière. Ce qui veut dire : l'objet

N.B

NB

l'atome est
immensurable,
infini.

de toute science est infini. Qu l'on veuille mesurer l'infini ou un atomuscule, on a toujours affaire à un incommensurable. Tant dans sa totalité que dans ses parties, la nature n'est pas susceptible d'une recherche qui l'épuiserait, c'est-à-dire elle est inépuisable, on ne peut en achever la connaissance, elle n'a donc ni commencement ni fin.

l'atome est
inépuisable

La connaissance de cette *prosaïque infinité* est le résultat de la science, au moment même où celle-ci se détachait de l'infinité transcendante de la religion ou de la métaphysique.

L'objet de Darwin est tout aussi infini et susceptible d'une recherche inépuisable que l'objet d'Hegel. L'un était en quête de l'origine des espèces, l'autre de l'explication du procès de la pensée de l'homme. Leur résultat à tous deux, c'est la *doctrine du développement*.

Nous avons affaire à deux très grands hommes et à une très grande chose. Nous nous efforçons de montrer qu'attelés à la même charrue ils ne tiraient pas *en sens contraire* mais selon une même direction. Ils ont étayé *la conception moniste du monde* avec des découvertes positives et l'ont portée à des hauteurs auparavant inconnues...

A notre Hegel revient le mérite d'avoir établi l'auto-développement de la nature sur le fondement *le plus large* et d'avoir d'une manière très générale émancipé la science de la conception des classes. Darwin critique la traditionnelle conception des classes d'un point de vue zoologique, Hegel universellement. La science grimpe de l'obscurité, à la lumière. De même la philosophie, dont le centre est l'explication du procès de la pensée humaine, a poursuivi son ascension jusqu'à l'époque de Hegel; il a été assez évident qu'elle ne poursuivait son objet spécifique que d'une manière très instinctive...

Hegel enseigne la théorie du développement; il enseigne que le monde n'a pas été fait, qu'il n'est pas une création, qu'il n'est pas un être inaltérable, mais un devenir qui se fait lui-même. De même que, chez Darwin, les classes d'animaux découlent les unes des autres,

N.B

de même chez Hegel toutes les classes du monde découlent nécessairement : le néant et le quelque chose, l'être et le devenir, la quantité et la qualité, le temps et l'éternité, le conscient et l'inconscient, le progrès et la permanence...

Personne ne dira du philosophe qu'il a mené son œuvre d'une manière parfaitement lumineuse et accomplie. Tout aussi peu que celle de Darwin sa doctrine a rendu superflu un développement plus ample; mais elle a bien ébranlé la totalité de la science et de la vie humaine, par son choc d'une portée très éminente. Hegel a anticipé Darwin, mais Darwin n'a hélas pas connu

notre Hegel. Cet « hélas » ne doit pas constituer un reproche à l'égard du grand naturaliste, mais une indication qui nous invite à compléter l'œuvre du spécialiste Darwin par le travail du grand généraliste Hegel, et de parvenir ainsi également à les amener à une plus grande clarté.

Nous l'avons vu, la philosophie hégélienne était assez obscure pour que le maître puisse dire de son meilleur élève qu'il l'avait mésinterprétée. A clarifier cette obscurité, ont travaillé non seulement son successeur *Ludwig Feuerbach* et d'autres hégéliens, mais encore tout le développement mondial des sciences, de la politique et de l'économie...

Que chez nos plus grands poètes et penseurs existe la tendance de « la forme de croyance moniste la plus pure » et qu'ils aspirent à une conception physique de la nature qui rende impossible toute métaphysique, tout en chassant du monde scientifique le Dieu surnaturel et tout son fourbi à miracles — là-dessus Haeckel a parfaitement raison. Mais qu'il s'enthousiasme au point de nous dire que « déjà depuis longtemps » cette tendance « a également trouvé son expression la plus accomplie », il commet ici, encore une très grave erreur et même une erreur sur lui-même et sur sa propre profession de foi. *Haeckel*, lui non plus, ne sait pas encore penser de *manière moniste*.

N.B.

α)
N.B N.B.
α)

Nous donnerons incessamment plus de détails sur le fondement de ce reproche ; nous voulons pourtant constater auparavant qu'il ne concerne pas seulement Haeckel, mais toute l'école des sciences naturelles modernes, parce qu'elle a négligé les résultats de deux mille cinq cents ans de développement de la philosophie, celle-ci ayant derrière elle une longue et riche histoire, ni plus ni moins que les sciences naturelles...

Cette confession de Haeckel contient trois points que nous séparons et qui doivent nous convaincre de ce que la « conception moniste du monde » n'a pas encore trouvé chez ses représentants scientifiques les plus radicaux une expression parfaite.

Dans son Dieu personnel qui, surnaturel, indescriptible, incompréhensible, est esprit ou mystère, l'antique croyance possède un fondement primordial commun de tout l'être. La nouvelle religion à la Haeckel croit posséder dans la nature, à laquelle elle a attribué l'antique nom de Dieu, un fondement primordial commun de toutes choses....

La différence entre la révélation, la religion et la divinité prosaïquement naturelles et celles qui sont surnaturelles, entre celles qui sont physiques et celles qui sont métaphysiques, est assez importante pour que la conception épurée de la nature, telle qu'elle est représentée par le darwinien Haeckel, ait parfaitement le droit de renoncer aux anciens noms et à la religion divine révélée, et de lui faire face « destructivement » avec la conception moniste du monde. Que le darwinisme s'en soit abstenu, voilà qui montre simplement l'embarras où se trouve sa théorie du développement...

Que Haeckel, en tant que représentant le plus progressiste du monisme des sciences naturelles, chevauche encore cette monture dualiste, c'est ce que montre fortement son troisième point qui découvre que « dans l'organisation actuelle de notre cerveau », le fondement dernier est inconnaissable.

Que signifie inconnaissable ?

N.B.

N.B.

N.B.

Tout le contexte des phrases où le mot est employé atteste évidemment que le naturaliste achoppe sur la métaphysique. Aucune chose, aucun atomuscule n'est épuisable par la connaissance. Chacun d'eux est inépuisable tout comme il est impérissable et indestructible...

La nature est pleine de mystères qui, pour l'esprit qui enquête, se révèlent être du quotidien profane. La nature est inépuisable en problèmes scientifiques. Nous les expliquons et nous n'en finissons pas avec nos explications. Sainement l'entendement humain a parfaitement raison de trouver le monde ou la nature insondables, mais il a également toutes les raisons de rejeter l'insondabilité métaphysique, comme étant une folie transcendante et une superstition. Nous n'en finissons pas avec l'explication de la nature et pourtant plus la science de la nature progresse dans ses investigations, plus il est clair comme le jour qu'elle n'a pas à éprouver la moindre frayeur devant les mystères insondables de la nature, puisque, selon Hegel, « il n'y a rien qui lui résiste ». De là il suit que l'on puise chaque jour à l'inépuisable fondement de toutes choses, et ce, il est vrai, avec notre instrument de connaissance qui dans sa capacité d'investigation n'est en rien moins universel ou infini que la nature n'est infiniment riche en mystères prosaïques.

« Dans l'organisation actuelle de notre cerveau ! » — Assurément ! Notre cerveau se développera encore puissamment grâce à la sélection sexuelle et à la lutte pour l'existence et il épluchera de mieux en mieux le fondement de la nature. Si c'est cela que l'on veut dire, nous sommes volontiers d'accord. Mais ce n'est pas ce que veut dire le darwinien empêtré dans la métaphysique. L'entendement humain, doit être trop petit pour une explication totale du monde, afin que l'on croie en plus à un esprit « supérieur » surnaturel, et qu'on ne le combatte pas « de manière destructive » ...

Kein Atomchen¹
ist auszukennen

N.B.

N.B.

N.B.

1. Aucun atomuscule n'est épuisable par la connaissance. (Réd.)

N.B.

Hegel a exposé la doctrine du développement de façon beaucoup plus universelle que Darwin. C'est pourquoi nous ne voulons ni avantager l'un par rapport à l'autre ou le subordonner, mais nous voulons compléter l'un par l'autre. Si Darwin nous apprend que les Amphibiens et les Oiseaux ne constituent pas des classes éternellement séparées, mais sont des êtres vivants qui proviennent les uns des autres et passent des uns aux autres, Hegel nous enseigne qu'à l'instar du monde entier toutes les classes sont un être vivant qui ignore partout les frontières rigides, de telle sorte que même le connaissable et l'inconnaissable, le physique et le métaphysique passent des uns aux autres, et que quelque chose d'absolument incompréhensible constitue une chose qui n'appartient pas à la conception moniste du monde, mais à celle de la religion, du dualisme.

NB

Selon notre monisme, la nature est le fondement dernier de toutes choses ; elle est aussi le fondement de notre faculté de connaître, bien que, selon Haeckel, cette faculté soit trop petite pour connaître le fondement dernier. A quoi cela rime-t-il ? La nature est connue en tant que fondement dernier, et elle doit être « inconnaissable » ?

N.B.

L'angoisse devant les tendances « destructives » a saisi même un théoricien de l'évolution aussi décidé que Haeckel ; il s'éloigne de sa propre théorie et reste englué dans la croyance que l'esprit humain doit nécessairement se contenter des phénomènes de la nature, sans pouvoir atteindre la juste vérité de la nature, le fondement dernier étant un objet qui n'appartient pas à la science de la nature.

Erscheinungen¹

A propos de la profession de foi panthéiste de nos plus grands poètes et penseurs, qui culmine dans la conviction de l'unité de Dieu et de la nature, Hegel nous a légué une doctrine particulièrement caractéristique. D'après elle, nous connaissons non seulement l'unité,

1. Phénomènes (Réd.).

mais aussi la distinction des choses. Comme le carlin le roquet est un chien, mais cette unité n'empêche pas la distinction. La nature a beaucoup de ressemblance avec le bon Dieu : elle gouverne d'éternité en éternité. Puisque notre esprit est son instrument, un instrument naturel, la nature sait tout ce qui est su ; elle est omnisciente, et pourtant la sagesse naturelle est si distincte de la sagesse divine qu'il existe un motif assez scientifique à la tendance « destructive » d'abolir totalement Dieu, la religion et la métaphysique — abolir au sens rationnel du terme, dans la mesure où cela est possible. Les idées confuses qui ont existé une fois, existeront donc encore éternellement...

Si l'ancienne connaissance des animaux fournit une image émaciée, celle que nous procure dans sa nouveauté Darwin étant plus grasse, plus pleine et plus vraie, le gain qui en résulte pour nos connaissances ne se limite pas à la seule vie animale : nous y gagnons du même coup aussi une connaissance qui concerne notre pouvoir de connaître : ce dernier n'est pas une source surnaturelle de vérité, mais un instrument spéculaire qui reflète les choses du monde ou la nature...

N.B.

Kant raisonne comme suit : même si notre raison est limitée à la seule connaissance des phénomènes naturels, même si nous ne pouvons rien savoir de plus, pourtant il nous faut nécessairement croire en quelque chose de mystérieux, de supérieur, de métaphysique. Il doit y avoir quelque chose derrière, « car là où il y a des phénomènes, il doit y avoir quelque chose qui se manifeste phénoménalement », conclut Kant ; cette conclusion n'est exacte qu'en apparence. Ne suffit-il pas que lorsque des phénomènes de la nature se manifestent phénoménalement, il n'y ait derrière rien de transcendant, rien d'inconcevable, si ce n'est la nature ? Mais laissons cela ! Kant chassa du moins formellement de la science la métaphysique et la laissa s'embourber dans la foi...

Versus Kant*

N.B.

* Contre Kant.

N.B

Kant légua à ses héritiers l'opinion exagérément humble que le lumignon de connaissance qui caractérise son espèce était trop petit pour illuminer l'immense phénomène. En prouvant qu'il n'est pas trop petit, que notre lumière n'est ni grande ni petite, ni plus ni moins merveilleuse que l'objet soumis à son éclairage, on se défait de la croyance au serpent de mer, je veux dire au miracle de la métaphysique. Par là l'homme perd son excès d'humilité ; et notre Hegel y a contribué pour une part très essentielle.

N.B

Qu'est-ce que la métaphysique ? Selon le nom, ce fut une discipline scientifique qui jette son ombre sur le présent. Que cherche-t-elle, que veut-elle ? Naturellement, l'élucidation ! Mais de quoi ? De Dieu, de la liberté et de l'immortalité. De nos jours, cela rend un son fort pastoral. Et si nous donnons à son contenu le nom classique de Vrai, bon et beau, il importe pourtant que nous expliquions au lecteur et à nous-mêmes l'objet propre de la quête et de l'intention des métaphysiciens ; sans cela il serait impossible d'apprécier convenablement et de présenter ni Hegel ni Darwin, ni ce qu'ils ont fait, ni ce qu'ils ont laissé à faire, et donc la tâche qu'il incombe à la postérité de réaliser.

V. — La lumière de la connaissance

NB

[255-266] On pourrait produire à la douzaine les citations tirées de la littérature contemporaine qui constatent l'existence d'un abîme absolu entre la connaissance générale de la nature et le besoin métaphysique, ce qui signifie : la confusion dans la question : « D'où tirer la lumière ? » est infinie. Un modèle vraiment classique de cette confusion est l'« Histoire du matérialisme » de F. A. Lange. Abstraction faite des nombreuses beautés et perfections accessoires de l'œuvre, et de l'affinité démocratique de l'auteur avec le parti socialiste, que je reconnais de bonne grâce, le point de vue philosophique de Lange constitue le plus pitoyable des

N.B

frétillements d'un gibier pris dans les lacs de la métaphysique jamais vu. Ce qui donne son importance à l'œuvre, ce sont précisément ces transees infinies, parce que, en dépit du fait qu'aucun problème n'est résolu, ni rien décidé, le problème est pourtant si clairement posé qu'inévitablement la solution finale est toute proche.

Là-dessus interviennent des adversaires, genre Dr Gédéon Spieker (« Sur le rapport de la science de la nature à la philosophie ») ; ils indiquent ce frétillement et abusent de leur critique *justifiée* pour discréditer en même temps que Lange le matérialisme...

□ NB

Le matérialisme, qui sait pratiquer de manière heureuse la connaissance et l'explication des matières scientifiques les plus diverses, a jusqu'ici négligé l'explication de la *matière de la connaissance* et c'est pourquoi même son historiographe bien intentionné ne peut pas en tirer une prépondérance finale par rapport aux ruines de l'idéalisme...

« Il y a deux points, disait Lange, auxquels l'esprit doit nécessairement s'arrêter. Nous ne sommes pas à même de concevoir les atomes, et nous ne pouvons pas, en partant des atomes et de leur mouvement, expliquer ne serait-ce que le moindre phénomène de la conscience. [...] On peut tourner et retourner autant que l'on voudra le concept de matière et des forces qui l'affectent, on butera toujours sur un ultime incompréhensible. [...] Ce n'est pas à tort par conséquent que Du Bois-Reymond avance l'affirmation selon laquelle en vérité toute notre connaissance de la nature n'est pas une connaissance, car elle ne donne que l'ersatz d'une explication. [...] Tel est le point devant lequel systématiciens et apôtres de la conception mécanique passent si négligemment : la question des frontières de la connaissance de la nature. » (A. Lange, *Histoire du matérialisme*, t. II, p. 148-150.)

Il était proprement superflu de faire cette citation excessivement précise, puisque le style en est d'une notoriété totale. Ainsi parle non seulement Lange, mais Jürgen Bona Meyer et von Sybel ; ainsi parleraient Schäffle et Samter, s'ils s'exprimaient sur ce sujet ; ainsi parle

la totalité du monde dominant, pourvu qu'ils aient dépassé les capucins. Mais Lange n'a pas une connaissance approfondie des sociaux-démocrates, autrement il aurait su que, sur ce point également, ils ont complété la conception mécaniste du monde.

« Le grand recul qui caractérise Hegel, comparé à Kant, dit Lange, consiste dans le fait qu'il a totalement perdu l'idée d'un mode de connaissance des choses plus général, si comparé à celui de l'homme. » Cette phrase regrette qu'Hegel n'ait pas spéculé sur une connaissance surhumaine, ce à quoi nous répondons : le réactionnaire mot d'ordre de « Retour à Kant » que l'on claironne

à présent de tout côté a pour point de départ la monstrueuse tendance au renversement de la science et à la subordination de la connaissance humaine « à un mode de connaissance plus général ». On voudrait à nouveau abolir la domination depuis longtemps acquise de l'homme sur la nature et tirer du débarras sceptre et couronne pour le vieux croquemitaine afin de réintroduire le gouvernement de la superstition. Le courant philosophique de notre époque est, consciente ou inconsciente, une réaction contre la liberté visiblement croissante du peuple.

La pensée métaphysique des « frontières de la connaissance qui traverse en tous ses chapitres le livre fameux de Lange, et qui a été si répétée par le chœur des savants contemporains, doit, ne serait-ce qu'un tout petit peu, être mise à l'épreuve quant à son contenu, afin qu'on la reconnaisse aussitôt en tant que produit dépourvu de sens d'un faiseur de phrases. « Les atomes sont inconcevables et la conscience est inexplicable. » Pourtant le monde dans sa totalité est constitué d'atomes et de conscience, de matière et d'esprit. Si l'un et l'autre sont incompréhensibles, que reste-t-il donc à l'entendement pour qu'il le conçoive et l'explique ? Lange a raison : il ne reste à proprement parler rien du tout. Comme on le dit, notre conception n'est pas du tout une conception, mais elle n'est qu'un ersatz. Peut-être bien que les animaux gris généralement appelés ânes ne sont

que des ersatz d'ânes, la véritable ânerie étant à rechercher chez les êtres supérieurement organisés...

La lumière de la connaissance fait de l'homme le maître de la nature. Avec son aide, il peut en été produire la glace hivernale, et l'hiver les fleurs et les fruits estivaux. Mais sa domination est toujours limitée. Tout ce que l'on peut, on ne le peut qu'à l'aide des forces et des matériaux naturels.

De même que dans la production technique les phénomènes naturels doivent être physiquement transformés, de même dans la science les transformations naturelles doivent apparaître intellectuellement. De même que la production laisse insatisfait le besoin de créer poussé à l'outrance, de même la science ou « la connaissance de la nature » laisse finalement insatisfait le besoin outré de causalité. Mais tout comme un homme de bon sens ne déplorera pas le fait que nous ayons pour créer un besoin éternel de matériaux, et que nous ne puissions rien faire en partant du néant et de vœux pieux, de même celui qui a pénétré la nature de la connaissance consentira tout aussi peu à voler au-delà des expériences. Pour connaître ou pour expliquer, tout comme pour créer, nous avons besoin de matériau. C'est pourquoi aucune connaissance ne peut expliquer l'origine ou le commencement du matériau. Le monde des phénomènes ou le matériau est le primitif, le substantiel qui n'a ni fin ni commencement ni origine. Le matériau existe et l'existence est matérielle (au sens large du terme), et la faculté humaine de connaître ou conscience est une partie de cette existence matérielle, qui à l'instar de toutes les autres parties ne peut exercer qu'une fonction déterminée, limitée, la connaissance de la nature...

Depuis que le quatrième état a formulé ses exigences, nos savants officiels sont condamnés à poursuivre une politique conservatrice, réactionnaire. A présent, ils s'obstinent, voulant donner au mal un caractère chro-

N.B

N.B

N.B

N.B

N.B

nique, voulant le retour à Kant. Avec feu Lange, cela pouvait passer pour un innocent vagabondage ; mais beaucoup de ses imitateurs sont de vils coquins qui utilisent le travail de leur précurseur comme constituant un bon moyen contre la nouvelle société, et nous obligent à poursuivre jusqu'aux racines la critique de la raison.

Tout ce que l'on perçoit, disent les néo-kantiens, on ne peut le percevoir qu'à travers les lunettes de la conscience. Tout ce que nous voyons, entendons, touchons, doit nécessairement nous parvenir par l'intermédiaire de la sensation, donc par l'âme. C'est pourquoi nous ne pouvons pas percevoir purement ou vraiment les choses, mais seulement de la manière dont elles *apparaissent* à la subjectivité. Selon Lange, « les sensations » sont « le matériau à partir duquel s'édifie le monde extérieur réel ». (T. 2, p. 98.) « On peut indiquer avec une précision totale, le point fondamental dont il s'agit : c'est pour ainsi dire la pomme du péché originel selon Kant : *le rapport du sujet et de l'objet dans la connaissance.* »

Ainsi rejette-t-on son propre péché sur le dos de la philosophie néo-kantienne. Laissons parler Lange : « Pour Kant, notre connaissance a son origine dans l'interdépendance de l'un et de l'autre (le sujet et l'objet, formule infiniment simple et pourtant toujours objet de méconnaissances nouvelles). De cette vue, poursuit Lange, il suit que notre monde phénoménal n'est pas purement et simplement un produit de notre représentation, mais un produit d'actions objectives ainsi que de la formation subjective de ces dernières. Kant appelait en un certain sens *objectif*, non pas ce qu'un individu connaît ainsi ou autrement en vertu des hasards de sa complexion ou des déficiences de sa constitution, mais ce que l'humanité dans sa totalité doit nécessairement connaître en vertu de sa sensibilité et de son entendement. Il l'appelait objectif dans la mesure où nous ne parlons que de notre expérience ;

Objektiv selon
Kant¹

1. Objectif selon Kant (Réd.).

transcendant au contraire ou, sous une autre désignation, faux, lorsque nous appliquons de telles connaissances à des *choses en soi*, c'est-à-dire à des choses existant absolument, indépendamment de notre connaissance. »

Oui, jusqu'à présent, les matérialistes ont négligé de compter avec l'élément subjectif de notre connaissance, et sans critique ils ont pris pour argent comptant les objets sensibles. Puisse-t-on remédier à ce défaut !

Prenons le monde pour ce qu'il est selon Kant : un mélange de sujet et d'objet ; mais tenons-nous-en solidement au principe selon lequel la totalité du monde est *un* mélange, donc une unité ; maintenons aussi avec fermeté que cette unité est dialectique, c'est-à-dire telle que sa constitution comprend son contraire, le mélange ou la pluralité. Dans ces conditions, il existe dans la multiplicité du monde des choses telles que des bois, des pierres, des arbres et des mottes de glaise que l'on appelle indubitablement objets — je dis « appelle », et ne dis pas encore qu'ils le sont — ; il existe aussi des choses telles que les couleurs, les parfums, la chaleur, la lumière, etc., dont l'objectivité pose déjà davantage de questions ; puis viennent des choses qui s'en éloignent encore davantage : tels la douleur physique, le plaisir d'amour, le sentiment du printemps, qui sont résolument subjectives. Enfin, il existe encore des objets qui sont plus subjectifs et tout ce qu'il y a de subjectif (ils le sont au superlatif et au comparatif), tels que les humeurs, les songes, les hallucinations éventuels et autres phénomènes semblables. Par là nous nous trouvons au centre de la question. Le matérialisme dialectique remporte la victoire dès qu'on doit nécessairement concéder que la songerie est un phénomène réel, effectif, quoique appelé subjectif. Nous voulons donc concéder aux philosophes « critiques » que les bois et les pierres, toutes ces choses qu'on appelle indubitablement des objets, également obtenus par l'intermédiaire de nos sensations visuelles et tactiles, ne sont donc pas des objets purs, mais aussi des événements

N.B

N.B.

subjectifs. Nous reconnaissons volontiers que penser à un objet pur ou « chose en soi », c'est penser au travers d'une pensée qui louche vers l'autre monde.

La différence entre le sujet et l'objet est relative. Tous deux appartiennent à la même espèce... Ce que nous saisissons par notre faculté de concevoir, nous le saisissons en tant que partie du tout et en tant que partie totale.

L'intelligence de cette dialectique éclaire et explique parfaitement la tendance mystique à rechercher la vérité derrière l'apparence, c'est-à-dire un sujet derrière tout prédicat. C'est seulement l'ignorance de l'opération dialectique du concept qui fait perdre la tête à cette tendance au point qu'elle languisse après un sujet extérieur aux prédicats, après une vérité extérieure au phénomène. Une théorie critique de la connaissance doit connaître dans l'instrument de l'expérience, une expérience, à la suite de laquelle le dépassement transcendant de toute expérience devient absurde.

Si les philosophes contemporains, l'historiographe du matérialisme en tête, s'avancent jusqu'à déclarer que le monde présente des phénomènes, c'est-à-dire les objets de la connaissance de la nature qui a affaire aux changements, alors que, nous, nous sommes en quête d'une connaissance supérieure ou d'objets éternels, essentiels, alors c'est clair : ils sont insatiables dans la mystification, ceux qui ne veulent pas se contenter de tous les grains sans exception d'un tas de sable, mais cherchent derrière tous les grains en plus un tas sans grains.

Celui qui a si totalement rompu avec la vallée de larmes du monde phénoménal souhaite s'asseoir avec son âme immortelle dans un char de feu et monter au ciel. Mais celui qui veut rester ici et croire au caractère salutaire de la connaissance scientifique de la nature, doit se familiariser avec la logique matérialiste. Ce qui signifie :

- § 1 : Le règne intellectuel n'est que de ce monde ;
- § 2 : L'opération que nous appelons connaître,

concevoir, expliquer, doit et ne peut rien être d'autre qu'une classification en genres et espèces de ce monde de l'existence sensible où tout est en connexion, elle doit et ne peut rien être si ce n'est la pratique de la connaissance formelle de la nature. Il n'existe pas d'autre connaissance.

Mais voici qu'intervient la tendance métaphysique qui ne se contente pas de « la connaissance formelle » et veut désormais, en ignorant comment, connaître. Il ne lui suffit pas de classer avec l'entendement les expériences. Ce que l'investigation de la nature appelle science n'est pour elle qu'un ersatz, un pauvre savoir limité ; elle aspire à une ascension infinie, de telle sorte que les choses devraient être absorbées dans l'intelligence, dans toute leur pureté. Pourquoi cette tendance chérie ne consent-elle pas à voir qu'elle pose une exigence outrancière ? Le monde ne procède pas de l'esprit, mais c'est l'inverse qui est vrai. L'être n'est pas une espèce de l'intelligence, mais l'intelligence est une espèce de l'existence empirique. L'existence est l'absolu qui est partout et éternellement ; la pensée n'en est qu'une forme particulière et limitée.

La science ou la connaissance ne doivent pas remplacer la vie, la vie ne doit ni ne peut s'absorber dans la science car elle est davantage. C'est pourquoi on ne peut maîtriser aucune chose par la connaissance ou l'explication. On ne peut totalement connaître une chose, pas plus une cerise qu'une sensation. Même si, me conformant à toutes les exigences de la science, j'ai étudié et compris une cerise du point de vue botanique, chimique, physiologique, pourtant je ne la connais véritablement qu'après l'avoir simultanément éprouvée, vue, goûtée et avalée...

Dans sa rage, la pitoyable critique des philosophes contemporains représente l'entendement humain comme un pauvre diable ; qui ne pourrait connaître des choses

NB

NB

Erscheinungen und Wesen*

* Phénomènes et essence. (Réd.)

que leurs phénomènes superficiels ; la véritable explication lui serait fermée, l'essence des choses serait inexplicable. Là-dessus, il faut poser la question : chaque chose possède-t-elle une essence particulière ? Le monde est-il infiniment multiple en essences, ou n'est-il qu'une essence unique ? On peut voir facilement que notre cerveau a le pouvoir de tout mettre en connexion, de faire la somme de toutes les parties et de partager toutes les sommes. L'intelligence fait de tous les phénomènes des essences et il reconnaît en toute essence un phénomène du grand être général de la nature. Cette différenciation du phénomène et de l'être n'est pas contradictoire, mais constitue une opération logique, une formalité dialectique. L'essence de l'univers est phénomène et ses phénomènes sont essentiels.

C'est pourquoi vive la tendance à chercher une essence derrière chaque apparence, vive le besoin métaphysique à condition qu'il reconnaisse dans la « connaissance formelle de la nature » la seule pratique rationnelle de la science. C'est une tendance divine, céleste, c'est-à-dire scientifique, que la tendance à dépasser les phénomènes pour aller à la vérité et à l'essence. Mais elle ne doit pas se détraquer ; elle doit connaître ses limites ; elle doit chercher le divin et le céleste dans le terrestre qui passe, sans séparer du phénomène leurs vérités et leurs caractères essentiels ; elle ne doit diriger son investigation qu'en direction des objets subjectifs et de la vérité relative.

Les vieux kantien comme les néo sont également d'accord avec cette dernière conclusion ; notre seul désaccord concerne la morne résignation, le regard de côté en direction du monde supérieur dont ils accompagnent leur doctrine. Nous ne sommes pas d'accord pour que les « frontières de la connaissance » cessent d'être des frontières, alors que la foi en un entendement illimité galope derrière ce point de vue. Leur raison déclare : « Là où il y a des phénomènes, il doit nécessairement exister quelque chose de transcendant, qui appa-

rait. » Et notre critique répond : « Ce qui apparaît est aussi phénomène, le sujet et l'objet appartiennent à la même espèce. »

La conception moniste du monde que professe le naturaliste — naturaliste au sens étroit du terme — est insuffisante... Notre conception devient moniste d'abord grâce à la théorie matérialiste de la connaissance. Dès que nous comprenons *en général* le rapport du sujet et du prédicat, nous ne pouvons plus du tout méconnaître le fait que notre intelligence est une espèce ou une forme de la réalité empirique. Depuis longtemps, il est vrai, le matérialisme a établi ce principe cardinal, mais il est resté une simple assurance, une anticipation. Pour démontrer cela, il faut la vue générale selon laquelle la science de manière générale ne veut et ne peut que classer selon le genre et l'espèce les observations sensibles. Son pouvoir et son aspiration, c'est un être articulé ou une unité articulée.

Le sauvage fait son fétiche du soleil, de la lune et d'autres choses. Les civilisés ont divinisé l'esprit, et fétichisé la pensée. Cela doit cesser dans la société nouvelle. Là les individus vivent dans une communauté dialectique, la multiplicité dans l'unité ; et aussi la lumière de la connaissance devra se contenter d'être un instrument parmi d'autres instruments.

[Les remarques qui suivent furent écrites par Lénine sur la couverture du livre de Dietzgen. Les nombres renvoient aux pages correspondantes chez Dietzgen. N.D.T.]

101 Marx über Dialektik¹

156 Lange — erbärmlichste Zappelei in metaphysischer Schlinge²

233 Hegel supérieur à Darwin dans la doctrine du développement³.

Les remarques ne furent pas écrites antérieurement à février ni postérieurement à octobre 1908.

1. 101 Marx sur la dialectique. Page 144 de cette édition (Réd.).
2. 156 Lange — le plus pitoyable des frétilllements dans les rets de la métaphysique. Page 213 de cette édition.
3. Page 207 de cette édition.